

## Habib Tawa : « Les Yezidis »

### TABLE DES MATIÈRES

Structure sociale  
Pratiques religieuses  
Localisation et dispersion  
Répartition et démographie  
Croyances  
Éléments d'histoire  
Influences constitutives  
Derrière le voile

### ILLUSTRATIONS

Aubade pour des Cheikhs  
Fakir suivi des 13 Cheikhs  
Fête de Cheikh 'Adi Faqir suivi de 3 Cheikhs  
Jour de fête à Cheikh'Adi  
Ba'adri  
Tombeau Yezidi

## *Les Yezidis*

*Le 5 juillet 2001, à l'invitation de l'Association des anciens de l'INALCO, de la Société Asiatique et de l'ERISME représentés par M.J.-L.Bacqué-Grammont, le salon d'honneur de la rue de Lille accueillait la visite de Cheikh Dâsin Farouq 'Alî Beg et de Pîr Khidr Sulaymân Khalîl, deux hauts responsables d'un culte bien mal connu, le yézidisme, dont le dernier spécialiste fut en France il y a un demi siècle Roger Lescot (†). La communication à son sujet de Pîr Khidr Sulaymân fut traduite de l'arabe en français par MM. E.Hermez et H.Tawa, et illustrée par des diapositives récentes de M. E.Bonnier*

Il y a des mots qui chantent, d'autres qui intriguent. « Yézidi » est l'un d'entre eux et encore plus lorsque l'on sait qu'il traîne le vocable, plus troublant et plus sulfureux d'« *adorateur du diable* ». Dispersés sur d'immenses territoires, depuis le nord de l'Irak, jusqu'aux montagnes d'Arménie, de Géorgie et d'Azerbaïdjan, les yézidis résident aussi dans les régions kurdes de Turquie, d'Iran et de Syrie. On en trouve même dans l'ancienne Asie centrale soviétique et en Allemagne.

### I. STRUCTURE SOCIALE

Agriculteurs vivant dans de petits villages blottis les uns à côté des autres ou éleveurs transhumants, les yézidis parlent le kurde kurmandjî et perpétuent une société strictement hiérarchisée qui se reproduit héréditairement. Le haut de l'échelle sociale est occupé chez eux par la caste des cheikhs qui sont en principe tous originaires de la région du Cheikhân (située en gros au nord-est du Tigre, dans l'angle droit que dessine le Khâzir, affluent du Grand Zab). Ceux-ci affirment descendre de Cheikh 'Adî ibn Musâfir, soufi musulman du XII<sup>e</sup> siècle, né dans le village de Bayt Fâr (voisin de Ba'albeck au Liban), qui s'était retiré dans le Cheikhân. De leur origine arabe, les cheikhs ont conservé l'habitude de se vêtir comme des bédouins. Ils sont divisés en trois sous-castes, dont celle des « Mir » dans laquelle est choisi « l'Emir », chef suprême de la communauté. Historiquement, cette position a parfois été revendiquée par deux Emirs concurrents (2) qui se disputaient le pouvoir sur leur communauté, l'un d'entre eux prenant appui sur le pouvoir séculier (ottoman, britannique, puis irakien). Depuis deux siècles, tous les émirs sont originaires du clan des « Chôl ». Actuellement, l'Emir est Cheikh Tahsîn 'Alî Beg, oncle de Cheikh Dâsin (présent à notre séance). C'est dans une autre sous-caste de cheikhs que se recrute le « Baba Cheikh », chargé de déterminer la date des principales fêtes religieuses et d'organiser le déroulement des cérémonies. Juste après dans la hiérarchie, viennent les *pîrs*, qui remplissent à peu près les mêmes fonctions de direction que les cheikhs, mais, comme le signale leur titre (en persan *Pîr* = Cheikh), ils sont d'ascendance kurde.

Au dessous, les *qawwâls* (conteurs en arabe), ont pour fonction essentielle de visiter les diverses communautés de la dispersion, en portant le sandjak (voir plus bas), pour y perpétuer la foi et les traditions, tout en collectant les aumônes qu'ils partagent ensuite avec les castes supérieures. Ils sont en principe originaires de deux villages du Cheikhân, situés à la limite de la zone kurdophone : Bahchiqa et Bahzânî [le h de ces deux mots est emphatique et non pas aspiré]. Quant aux *faqîrs* (pauvres, en arabe), ils sont censés vivre dans l'ascétisme, car leur statut leur impose d'observer des jeûnes, des exercices et des prières plus fréquents que ceux exigés du restant de la communauté. Ils vivent à part et sont redoutés, car leur austérité leur accorde une espèce d'immunité qui les autorise à disposer, à volonté, des biens et jusque de la personne des autres yézidis (sans que ceux-ci aient le droit de s'y opposer). En bas de l'échelle, les simples *murîds* (aspirants, en arabe), sont attachés à vie (*mulk*) à un cheikh. Moins connus sont les *koçaks* (danseurs). Ce sont des fidèles assidus qui se

mettent parfois au service du temple de Cheikh 'Adî ou consacrent leur vie aux exercices pieux. Du fait de leur étroite implication dans la vie quotidienne du commun et du respect qu'ils suscitent, les *koçaks* ont parfois pris la tête de redoutables révoltes réprimées violemment par les cheikhs.

Traditionnellement, chaque caste se distingue des autres par des habits qui lui sont propres. Par ailleurs l'organisation de la société civile se fait selon le modèle tribal et clanique kurde. Chaque yézidi naît, vit, se marie et meurt dans sa caste. Il y a deux générations encore, il était interdit aux simples *murids* d'apprendre à lire. Chaque yézidi, quel que soit son rang, dépend depuis sa naissance à la fois d'un cheikh et d'un *pîr*, auxquels il reste lié jusqu'à sa mort. Il doit leur marquer un grand respect et leur verser une redevance annuelle. Parvenu à l'âge adulte, il doit aussi se choisir un « frère de l'autre monde » (*brayé akherté*) et un tuteur (*murabbî*). Le « frère de l'autre monde » est un *pîr* (d'une famille du *pîrs* différente de celle dont il dépend déjà héréditairement). Il doit, là aussi, lui offrir des dons et en contrepartie, celui-ci l'aidera dans l'autre monde. Encadrée de la sorte, par les *qawwâls* et les *faqîrs*, dirigée par les cheikhs et les *pîrs*, la communauté yézidie fonctionne de manière auto-régulée, en enveloppant ses membres dans des liens contraignants. Cependant, abandonner sa communauté ou en être exclu constitue une véritable mort sociale pour le fidèle, car on ne peut plus retourner au yézidisme (pas plus qu'on ne peut y adhérer). Tout départ est sans retour. Cette stricte organisation et une bonne insertion dans le tribalisme kurde, ont contribué à la survie de cette société, dans un environnement souvent hostile.

## II. PRATIQUES RELIGIEUSES

Alors que les contraintes sociales de la religion sont assez pesantes, ses contraintes rituelles sont, elles, relativement légères. Les yézidis font quotidiennement deux prières (*du'ât*, et non pas *çalât*, pour se distinguer des musulmans) face au soleil, à l'aube et au crépuscule. Ils ne sont astreints qu'à deux jeûnes annuels, de trois jours chacun (3), pour la fête du soleil, le 1<sup>er</sup> décembre et celle de *Khidr Elyas*, le 18 février. Ces jeûnes, comme dans l'islam, consistent à ne rien absorber de l'aube au crépuscule. Après le jeûne de la fête du soleil, se déroule la fête de *Sultan Ezi*. L'année yézidie commence toujours le premier mercredi qui suit le 14 avril et donne lieu à sept jours de festivités (en l'honneur de chacun des sept anges). C'est aussi le mercredi qui est

leur jour férié hebdomadaire. Cette fonction singulière, dévolue au mercredi, perpétue des traditions très anciennes, puisque le Livre des Jubilés (4) le considère comme le premier jour de la semaine, tout comme un ouvrage mazdéen du IX<sup>e</sup> siècle, le *Skand-Gumânîk Vicâr*, et comme la secte des *Maghâryya* aux premiers siècles de l’Islam (selon *al-Birûnî*). Plus près de nous, une tradition, toujours présente dans plusieurs communautés chrétiennes orientales, impose de faire maigre le mercredi (à l’instar du vendredi), sans que ceux qui l’observent en connaissent de justification. Il faut aussi signaler que plusieurs fêtes mobiles des yézidis sont célébrées à quelques jours d’intervalle des fêtes musulmanes (Ramadân et *‘id al-kabîr*) ou chrétienne (Pâques), tandis que leur fête des morts prend place chaque trois ans dans l’une des saisons, puis elle change de saison pour trois autres années (en 2001 elle était en octobre) et ainsi de suite sur douze ans.

Il existe aussi des fêtes propres au sanctuaire bâti autour du tombeau de Cheikh ‘Adî, au cœur de la vallée de Lâlesh, située au nord-est de Mossoul. La principale a lieu du 6 au 14 octobre. C’est en ce lieu qu’auraient vécu divers personnages illustres, à commencer par Adam et Eve. Pendant ces fêtes, se déploient de longs offices religieux qui durent parfois plusieurs jours. Ils s’accompagnent de baptêmes de purification dans des sources sacrées, de chants, de musique et de danses, de collectes d’oboles, de sacrifices d’animaux, de mises en scènes symboliques, de repas liturgiques pris en commun et de circambulations (dans le sens opposé à celui des aiguilles d’une montre) autour de la tombe du Cheikh, d’un lingam ou de certains lieux sacrés. Cependant tous les lieux et toutes les cérémonies ne sont pas accessibles à tous, cela dépend du statut de chaque pèlerin.

Une ou deux fois l’an, les *qawwâls* transportent, avec révérence, les *sandjaks* d’une communauté à l’autre. Le « sandjak » (que l’on qualifie aussi parfois de Tawûs), est une statue de bronze jaune qui aurait été réalisée par l’Ange-Paon (ou Tawûs Malâk) lui-même, à sa propre image. Il s’agit d’une espèce de sceptre avec, à son sommet, une représentation du paon qui en réalité ressemblerait plus à un canard ou à un pigeon. Certains (5) ont même voulu y voir une grande outarde, présente au Kurdistan sous le nom de « *shawtlt* ». Il existe sept *sandjaks* (ou encore *sindjaks*) qui sont destinés à chacune des sept provinces religieuses du yézidisme. Pour éviter qu’un *sanjak* consacré ne tombe aux mains de personnes malveillantes, il semblerait que ne circulent souvent que de simples copies. Le *sandjak* est

accueilli avec vénération dans les villages et les communautés qu'il visite. Son passage permet de raviver la foi et de maintenir les pratiques religieuses. Ces tournées s'accompagnent de quêtes destinées aux sanctuaires ou aux notables qui possèdent ces *sandjaks*. Etant donné l'importance des sommes collectées, on comprend que les princes du Cheikhân s'en soient disputé la possession (6).

Les yézidis obéissent à quelques curieux interdits, qu'ils partagent parfois avec d'autres communautés, sans qu'on en connaisse toujours l'origine ou la signification. Ainsi, ne doivent-ils pas porter de vêtements de couleur bleue. Mais ils sont incapables d'en donner de justification convaincante (la plus récente, de Pîr Khidr Sulaymân, affirme que cette couleur rappellerait l'uniforme des militaires ottomans qui les persécutaient). Or cet interdit est à rapprocher de ceux des mandéens et des chaldéens d'Ourmia, qui abhorrent cette couleur. L'interdiction de consommer la laitue et les choux-fleurs est expliquée, elle aussi, par des récits légendaires. Cependant, le rejet de la laitue toucherait toutes les communautés de la région de Mossoul (musulmans, chrétiens, juifs) (7) et l'expression « mange de la laitue », s'y serait substituée à l'expression triviale arabe « mange de la ..... » (en jouant de la quasi-homophonie avec le mot *khass* = laitue en arabe). Quand aux choux-fleurs, ils sont honnis chez les mandéens. L'interdiction de manger du coq serait peut-être due, elle, à la confusion possible avec le paon. De même est-il déconseillé de consommer de la viande de gazelle ou des haricots, etc. En revanche, l'alcool n'est pas interdit.

Le plus significatif des interdits est celui qui s'applique à la non-prononciation du mot *Shaytân* (Satan en arabe) ou de son équivalent *Iblîs* (Démon en arabe). La prononciation de ce mot, par un étranger à la communauté, en présence d'un yézidi, provoquerait de très vives réactions. Une illustration directe de ce tabou a été donnée lorsque notre conférencier, évoquant cet interdit, déclara en arabe « nous n'aimons pas prononcer le mot arabe qui indique celui que l'on appelle chez vous : « devil » (prononcé en anglais) ». On a avancé (8) que cette interdiction marquait une extrême révérence à l'égard de l'ange évoqué, comparable à celle qui empêche les juifs de lire à haute voix le tétragramme *YHWH* qui signifie Dieu. En revanche, les yézidis eux-mêmes (et le conférencier en particulier) font parfois entendre que, s'ils ne prononcent pas ce nom, c'est qu'ils n'aiment pas du tout celui qu'il désigne. Pourtant cette réponse laisse l'impression d'une manœuvre de défense contre la médisance.

### III. LOCALISATION ET DISPERSION

Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les yézidis résidaient dans les zones où se pratiquait le kurde kurmandjî, dans l'empire Ottoman et à la lisière nord-ouest de l'empire Perse. Deux de leurs grandes zones de concentration étaient, et demeurent encore, au nord de l'actuel Irak. Au nord-est de Mossoul, la région voisine du Cheikhân est leur principal foyer religieux, c'est là que se trouvent : le sanctuaire et le tombeau de Cheikh 'Adî, grand centre de pèlerinage, la petite ville de Ba'adri, résidence de l'Emir, celle de 'Ayn Sifnî, à l'orée de la plaine, et les villages jumeaux de Bahzânî et Bahchiqa. A l'ouest de Mossoul, à partir de Tall 'Afâr, se rencontre la seconde zone de concentration yézidie : le Djabal Sinjâr. Cette chaîne montagneuse s'étend en longueur, dans le sens est-ouest, entre le Tigre et le Khabour (affluent de l'Euphrate). Les yézidis en exploitent admirablement le potentiel agricole, à la lisière de la steppe désertique de la Djéziré. Ces deux zones ne sont pas seules, puisqu'il existe dans le nord de l'Irak d'autres points de présence yézidie, comme la région de Dohouk.

A l'ouest du Sindjâr, trois à cinq villages yézidis de Syrie se nichent, au nord du triangle formé par le Khabour et les frontières syro-irakienne et syro-turque, c'est la région du « bec de canard ». Certains de leurs habitants descendent de parents qui avaient fui, entre les années 1920 et 1940, les régions de Mardin, du Tûr 'Abdîn et du Hakkari, en Turquie, ou le Sinjâr et le Kurdistan, en Irak. Ils y avaient été victimes de révoltes et de répressions, à l'instar des Chaldéens et des Syriaques, arrivés en même temps qu'eux. Ce premier exode a été suivi d'un second, commencé il y a une vingtaine d'années; mais cette fois, les déplacés ont été conduits de force vers les villes turques (souvent du côté de Mersin), et leurs villages ont été abandonnés. Ce déracinement est présenté par la Turquie comme la condition nécessaire à la réalisation du GAP (*Güneydu Anadolu Projesi* ou Projet de l'Anatolie du Sud-Est), qui installe un réseau de barrages en Anatolie, destinés à contrôler les cours de l'Euphrate et de ses affluents. On a aussi tenté de le justifier par la nécessité de couper l'herbe sous les pieds de la rébellion kurde du PKK (Parti des Travailleurs du Kurdistan). Mais, beaucoup de yézidis estiment que tout cela n'était que des prétextes commodes, destinés à les éradiquer. A part la région de Mardin, cet exode a frappé la plupart des points de peuplement yézidi de Turquie : la région de Diyarbakir, celle du lac de Van, la région de Siirt, le Bokhtan et, plus à l'est, le Hakkari. Cette

situation a poussé à l'exil de nombreux yézidis, qui ont émigré en Allemagne du nord (autour de Hanovre, de Celle, de Hambourg, d'Oldenbourg et d'Osnabrück). Ils y disposent d'associations, de journaux (*Dengê êzîdiyan, Roj*) et de sites Internet (dont *Yezidi.org*); ce qui explique le désir des réfugiés de l'*East Sea* (échoué sur la côte française du Var le 17 février 2001) de les y rejoindre. La mise en eau, en 2000, du barrage de Birecik (en amont de la Syrie) a touché un autre foyer de présence yézidie, à cheval sur la frontière turco-syrienne. Non loin de là, la région de Kilis prolonge le second foyer de dispersion syrien, situé entre le Kurd Dagh et 'Azzâz, dans le djabal Sim'ân (au nord-ouest d'Alep).

Le point de départ de leur troisième zone de concentration, en Transcaucasie, a été la guerre Russo-Ottomane de 1828, qui avait vu la Russie avancer profondément en Anatolie orientale (au-delà d'Erzeroum). De nombreux yézidis s'étaient alors installés au sud du Caucase nouvellement annexé par Moscou. Par vagues successives, ces migrations se sont renouvelées jusqu'au cours de la première guerre mondiale. Les yézidis voulaient échapper aux persécutions des autorités ottomanes et des Kurdes sunnites. Après l'établissement du régime communiste, un statut particulier leur fut accordé et ils furent donc recensés à part, en 1926. Mais, comme par la suite on les identifia aux Kurdes et qu'aucune direction religieuse ne leur fut attribuée par les autorités, les statistiques les fusionnèrent avec les Kurdes. Staline en fit déporter certains, avec d'autres Kurdes, en Asie centrale. Ils s'y trouvent encore. Cependant leur communauté est essentiellement concentrée en Arménie d'où, contrairement aux Kurdes musulmans (refoulés en Azerbaïdjan avec les Azéris), ils n'ont pas été expulsés, lors de la guerre du Karabakh. Ils y ont donc hérité du statut particulier qui était attribué aux Kurdes depuis l'époque soviétique : bénéficiant de certains droits (minorité reconnue, district kurde de Talinn, enseignement en kurde) et disposant d'instruments culturels (émissions de radio, journaux et maisons d'éditions) plus importants qu'ailleurs. En Géorgie, se trouvent quelques villages dans le sud (entre Akhalkalaki et Akhaltzikhe). Tandis qu'en Azerbaïdjan, on tente de les assimiler, à l'instar des autres Kurdes, ce qui rend difficile leur évaluation et les pousse à émigrer. Les yézidis d'Arménie constituent, avec ceux d'Allemagne et d'Irak, les quatre grands foyers du yézidisme contemporain. Ceux d'Iran, qui vivaient entre la frontière turque et le lac d'Ourmia se sont réduits comme une peau de chagrin. Ils étaient voisins de ceux du Hakkari, déplacés à cause du GAP.

#### IV : RÉPARTITION ET DÉMOGRAPHIE

Du fait de l'hétérodoxie de leur croyances, les yézidis ont été réprouvés par tous leurs voisins (musulmans, chrétiens ou juifs), aussi dissimulent-ils souvent leur identité. Il est donc difficile d'en connaître le nombre exact. Selon les sources consultées celui-ci est très variable. Les estimations divergent entre une centaine de milliers, selon certains politiques, deux cent cinquante à cinq cent mille, de l'avis des quelques spécialistes, et huit cent mille à un million, d'après les sources yézidies. Car, si l'on dispose de quelques indications fiables, il n'existe aucun bilan d'ensemble indiscutable, pour plusieurs raisons concurrentes. Du côté des pouvoirs en place, on trouve : soit une volonté de minimiser l'importance d'une minorité ethnique et religieuse irréductible, soit, au contraire, celle de l'augmenter pour mieux l'utiliser en l'opposant à d'autres minorités plus vastes. Du côté yézidi, parallèlement aux pratiques de dissimulation, fréquentes chez les adeptes, lorsqu'ils vivent isolés ou en environnement hostile, se manifeste, au niveau de leurs élites et de leurs centres de pouvoir, une tendance à surévaluer les chiffres. Enfin, des erreurs d'estimation proviennent de confusions avec des confessions kurdes voisines (*'Alî Ilâhî*, voire certaines branches de l'alévisme). Pour se faire une opinion, le mieux est de présenter un état de la question, mais une étude à part serait nécessaire si l'on voulait parvenir à des résultats indiscutables.

Dans l'ancienne Union Soviétique, où ils ont été recensés en tant que tels, on dispose de quelques chiffres (14.522 pour toute l'URSS et 8.560 en Arménie, en 1926), qui permettent peut-être d'extrapoler. On sait qu'ils sont aujourd'hui autour de 50.000 en Arménie, vivant surtout dans trente quatre villages, répartis dans le nord de l'Arménie et, de l'ouest d'Erevan, jusqu'à la frontière turque. Dans le sud de la Géorgie, se trouve une communauté de 10 à 20.000 personnes, non loin de villages arméniens. Par contre en Azerbaïdjan les autorités tentent de les identifier aux Kurdes musulmans, et d'assimiler ces derniers dans la masse Azérie. Cette politique était déjà en œuvre sous le pouvoir communiste azéri. Les chiffres y sont donc peu fiables, tout comme ils sont d'accès difficile dans l'ancienne Asie centrale soviétique. L'estimation yézidie de Pîr Khidr Sulaymân, affirme que dans le cadre de la Communauté des Etats Indépendants vivraient aujourd'hui 110.000 yézidis. Cependant, si l'on considère que la proportion, du nombre des yézidis d'Arménie rapporté à celui des



yézidis de l'ex-URSS, est restée inchangée depuis 1926, une simple règle de 3 permet, en extrapolant à partir des 50.000 yézidis actuellement en Arménie, de trouver 85.000 yézidis dans l'ensemble de la CEI.

En Allemagne, 40 à 50.000 immigrés, proviennent essentiellement de Turquie. Ce chiffre est parfois ramené à 20 ou 30.000. En revanche le nombre de yézidis turcs, restés dans leur pays, est sujet à caution. Devenus citoyens, ils se dissimulent dans les villes, où ils se sentent isolés. D'autant que les yézidis d'Allemagne accusent les autorités turques de discrimination systématique, si ce n'est de persécution, à l'égard de leurs frères restés sur place. Par exemple, ils affirment, photocopies à l'appui, que l'administration turque les signale en notant trois croix : xxx, sur leurs papiers d'identité (ce qui les stigmatise). Tant les Turcs (pour les éliminer) que les autres yézidis (pour les protéger) ont tendance à les sous-évaluer. Il en résulte un hiatus entre le 200 yézidis qui resteraient en Turquie, selon Pîr Khidr Sulaymân (qui estime qu'ils étaient 40.000 il y a vingt ans), et les 10 à 20.000 que laisserait supposer une émigration très forte (mais qui ne saurait avoir totalement éradiqué, en vingt ans, ce foyer à la démographie rapide).

En Irak, ils sont massivement implantés à l'ouest de Mossoul, dans leur fief du Jabal Sinjâr, placé sous l'autorité du pouvoir de Bagdad. Comme ils y pratiquent l'agriculture, ils sont l'une des rares populations à avoir relativement profité de l'embargo. Quant au second foyer, de la région du Cheikhân, et du reste du Kurdistan, il se situe à cheval entre la zone proche de Mossoul, restée sous pouvoir irakien (comme semble-t-il Ba'adri et les villages de Bahchiqa et de Bahzânî), et la région kurde autonome, sous la responsabilité des Nations Unies (dont le sanctuaire de Cheikh 'Adî et la vallée de Lâlesh). On estime généralement que les deux foyers irakiens ont des populations d'importance comparable. En 1938, Roger Lescot évaluait la population du Sinjâr seul à 23.000 personnes (alors que le recensement irakien de 1923 ne trouvait, dans tout le pays, que 26.257 yézidis). La population irakienne ayant depuis quadruplé ou quintuplé on peut conjecturer que les yézidis irakiens seraient aujourd'hui 200 à 250.000 (100 à 125.000 dans chaque région). Mais ces chiffres sont estimatifs. Quant à Pîr Khidr Sulaymân, il évalue ses coreligionnaires en Irak à environ 600.000, en extrapolant d'après des chiffres irakiens antérieurs à la première guerre du golfe (après cette date les statistiques ont été interdites de publication). En partant de 243.000

yézidis vivant, en 1982, au milieu de 11 millions d'Irakiens, et en postulant qu'il y aurait aujourd'hui (en 2001) 24 millions d'Irakiens, il obtient 600.000 yézidis irakiens.

En Syrie, leurs villages, entre le lac de Khatuniyé, la ville de Qamishli et le Khabour, sont exclusivement peuplés de yézidis, alors qu'au djabal Sim'an, les yézidis vivent mêlés à des non-yézidis, dans des villages mixtes. C'est dans l'est de la Syrie qu'ils sont les plus nombreux, alors qu'à l'ouest, la mixité des villages complique les estimations démographiques. Lors de son passage, Lescot évaluait l'ensemble des yézidis syriens à 3 ou 4.000. En extrapolant comme pour l'Irak, on arrive à un chiffre de 12 à 20.000 yézidis en Syrie aujourd'hui. Là, on se trouve proche des évaluations de Pîr Khidr Sulaymân qui en comptabilise une vingtaine de milliers, dont la moitié aurait émigré. En Iran, Lescot annonçait quelques centaines seulement, Pîr Khidr Sulaymân affirme qu'ils auraient disparu de la région d'Ourmia. Par contre, il assure avoir rencontré des yézidis d'un petit village du sud du Kurdistan iranien (donc de langue gurânî, cas exceptionnel !) qui pratiqueraient conformément aux principes yézidis. Il a explicitement précisé qu'il ne s'agissait, ni de 'Ali Ilâhî, ni de quelque autre secte para-musulmane. Selon ses affirmations, il y en aurait 3.000.

On peut regrouper, selon trois hypothèses (basse, moyenne et haute), ces chiffres, pour 2001, dans le tableau ci-dessous :

Pays de résidence	Hypothèse Basse	Hypothèse Moyenne	Hypothèse Haute
Irak	200.00	250.000	600.000
Syrie	10.000	15.000	20.000
Turquie		10.000	20.000
CEI = Arménie + Géorgie + Azerbaïdjan + Asie Centrale	70.000	85.000	110.000
Allemagne	20.000	40.000	50.000
TOTAL GENERAL	300.000	400.000	800.000

#### V : CROYANCES

Les yézidis affirment croire en un Dieu unique (*Khodé* en kurde), infiniment bon mais lointain. Celui-ci délègue la gestion de notre monde à sept anges (sing. *êzad*, plur. *êzîdiyan* en Kurde) qui l'assistent. Chacun d'entre eux s'incarne périodiquement, pour un temps durant lequel il légifère et dirige les hommes. Voilà pourquoi certains personnages illustres, de l'histoire ou de la légende, sont identifiés à des incarnations de l'un de ces anges. C'est cette

multiplicité d'incarnations possibles qui pourrait expliquer la diversité des réponses, lorsque l'on demande à un yézidi de préciser le nom de ces sept anges; les versions diffèrent, selon l'interlocuteur ou même selon le moment. Pour l'un, 'Isâ (Jésus) serait un ange tandis qu'un autre mettrait à sa place Charf al-dîn, tout comme Fakhr al-dîn est parfois substitué à Cheikh 'Adî, ou que les anges Gabriel et 'Azraël ou Cheikh Shams apparaissent ou disparaissent selon les nomenclatures. Néanmoins, l'ange que l'on retrouve dans toutes les recensions est Tawûs Malâk : l'Ange-Paon (9). Il est le plus puissant des anges, mais, ayant refusé d'obéir à Dieu, il a été rejeté. Cependant, après avoir pleuré sept mille ans, ses larmes ont été exaucées et il a été réhabilité. Il se trouve au centre du culte yézidi, car c'est lui qui détient le véritable pouvoir dans le monde des hommes. Aussi est-il révééré par tous. Il a souvent été identifié par les observateurs externes à Satan. Les yézidis considèrent le Serpent comme l'une des formes de Tawûs Malâk et le respectent pour son intelligence et ses bienfaits. Ce n'est donc pas un hasard si l'on trouve, le long du montant gauche (en sortant) de la porte du sanctuaire de Cheikh 'Adî, un serpent sculpté. En dépit de plusieurs remaniements de ce mur (dont attestent les photos et les gravures anciennes), à chaque fois ce serpent a été conservé ou renouvelé. Par ailleurs, divers récits de la Genèse yézidie (qui nécessiteraient un approfondissement) laissent apparaître des glissements de mots et de sens entre le Serpent (*Hayyah*) et Eve (*Hawwah*). A part Tawûs Malâk, un autre ange conserve une certaine consistance, c'est Sultan Ezî. Il est le héros d'aventures diverses et Lescot croit pouvoir l'identifier au calife Yazîd I<sup>er</sup>.

Plusieurs récits de la création existent. Ils attribuent une prééminence première et ontologique aux yézidis. Ceux-ci seraient issus d'Adam seul, alors que tous les autres hommes seraient nés à la fois d'Adam et d'Eve. Quant aux descendants des anges, lors de leur passage ici-bas, ils seraient les ancêtres des familles de cheikhs. Les yézidis croient en la réincarnation. Les méchants seront punis en étant réincarnés dans de animaux méprisés, puis ils redeviendront des hommes après avoir payé pour leurs fautes. Les bons seront élevés socialement par une réincarnation dans les degrés supérieurs.

Il faut aussi relever que le découpage social yézidi s'accompagne d'une diffusion limitée du savoir religieux qui reste restreint aux castes supérieures. On constate aisément qu'une assez grande ignorance des éléments de base de la religion se manifeste chez la plupart des individus, qui sont peu portés à la spéculation. Les castes

inférieures en particulier, se contentent d'une fidélité répétitive aux rites religieux, sans se préoccuper des explications qui y sont attachées. La tradition d'analphabétisme qui a longtemps régné a certainement contribué à cet état de fait. Il n'en demeure pas moins que, même dans les castes les plus favorisées, on reste partagé lorsque l'on interroge un interlocuteur. Est-il véritablement ignorant ou dissimule-t-il son savoir religieux ? On en vient à conclure que même dans ces milieux, le savoir religieux est très peu diffusé. La conséquence d'une telle limitation du cercle des initiés est qu'avec le temps, les persécutions et surtout la contamination par des influences religieuses venues de l'environnement non-yézidi, il est possible qu'une bonne partie de l'enseignement religieux, essentiellement oral, ait été perdue. A ce stade la chose est invérifiable.

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on attribue deux textes religieux principaux aux yézidis : le *Mishaf Resh* (le Livre Noir) et le *Kitâb al-Djilwa* (le Livre de la Révélation). Rédigés d'abord en arabe ou en kurde (la question fait l'objet d'une controverse), ils existent dans les deux langues. De quelques pages chacun, leur contenu s'apparente aux doctrines yézidies, même si les intéressés ont un comportement assez ambigu à l'égard de ces livres. Ils récusent parfois leur paternité qu'ils attribuent à des faussaires (des prêtres chaldéens), tout en y faisant référence parfois. Si l'on en croit Pîr Khidr Sulaymân, il existerait encore d'autres ouvrages sacrés, cachés chez certains notables qui craignent qu'ils ne fassent du tort à leur communauté s'ils venaient à être divulgués. Quoi qu'il en soit, il apparaît que, dans l'état actuel des choses, la religion yézidie fonctionne fort bien sans référence systématique à des sources scripturaires. Si de telles sources existaient, elles n'auraient d'importance que dans des milieux extrêmement restreints de la communauté et seulement pour certains aspects centraux du dogme. Mais dans la pratique quotidienne, de tels ouvrages paraissent sans effet immédiat. Aussi devrait-on, pour une première approche, s'appuyer d'abord sur la tradition orale. Et l'on peut légitimement penser que c'est surtout à cause de leur voisinage avec « les gens du Livre » que ce problème a été abordé par les yézidis et par ceux qui les étudient.

#### VI : ÉLÉMENTS D'HISTOIRE

Du point de vue historique la forme actuelle et même le nom du yézidisme sont le résultat d'un processus mal connu. Le commencement de l'histoire yézidie reste du domaine de la légende

ou de la conjecture. Son déroulement depuis l'avènement de l'islam est hypothétique, même si on connaît un peu mieux l'éclairage que les musulmans en ont donné, en particulier depuis le XII<sup>e</sup> siècle, à partir de la mission de Cheikh 'Adî. En réalité ce n'est qu'en approchant de l'époque moderne, et surtout des deux derniers siècles, que le tableau s'éclaire le mieux. Et encore est-ce plus l'aspect évènementiel que celui de l'histoire religieuse qui se dévoile. Retracer l'histoire et les croyances du yézidisme est d'autant plus difficile que des voiles pudiques ont été habilement jetés du côté yézidi, tandis qu'en vis à vis l'opprobre et la condamnation masquaient les réalités.

Les yézidis, jusqu'à il y a une cinquantaine d'années, s'affirmaient tous issus des partisans du calife omeyyade Yazîd ibn Mu'âwiya I (680-683) et rattachaient leur nom : « Yazidiyya » au sien. Selon Lescot, Guidi et toute une école d'islamisans, les yézidis auraient été islamisés par des partisans des omeyyades réfugiés au Kurdistan (10). Quelques siècles plus tard, Cheikh 'Adî ibn Musâfir (vers 1073-1160), étudiait à Bagdad, où il fut le condisciple de grands penseurs religieux (Ghazâlî, 'Abdel Qâder al Djîlânî, 'Abdel Qâder al Suhrawardî). Après son pèlerinage à la Mecque, il se retirait, pour le reste de sa vie (1130-60) dans la vallée de Lâlesh. Son influence religieuse et ses qualités mystiques y attirèrent des partisans qu'il tenta de conduire vers une orthodoxie musulmane stricte, en les encadrant dans une structure soufie. Un siècle plus tard, les pratiques et les croyances hétérodoxes, puis franchement non-islamiques, de ses disciples reprenaient le dessus. Alors, la quatrième génération des descendants du Cheikh était conduite à accepter, par étapes, le système religieux que nous connaissons. Son tombeau, devenu lieu de pèlerinage, se transforma en un centre pour un nouveau culte, qui, avec intensité et ténacité, perpétuait une religion plus ancienne. Cette religion se dissimulait, protégée par quelques formules ou apparences musulmanes. En même temps l'organisation soufie était partiellement phagocytée, tandis que surnageaient certains grades soufis (*murîd*, *faqîr*, *cheikh*) réinterprétés dans un système de castes. Le mélange de noms, arabes et kurdes, de ces castes montre bien que la structure sociale actuelle s'est opérée sous la double pression de la tentative d'islamisation, par Cheikh 'Adî et ses premiers continuateurs, et de la tradition religieuses antérieure qu'il est plus difficile de préciser.

On sait historiquement que plusieurs grandes tribus kurdes (tels les Dunbeli, les Mahmudî, les Dâsini et les Khalîti) ont été jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle yézidies. Elles ont participé, souvent du mauvais côté, aux

guerres entre les Ottomans et les Séfévides, qui les ont affaiblies. Après l'islamisation de la grande partie des Dunbeli et des Mahmudî, les Dâsinî ont vu leur importance croître. De sorte que depuis lors, les yézidis se qualifient eux mêmes de Dâsinî et que leurs voisins en font parfois autant. A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, victimes de leur faiblesse et du rejet de leur singularité, les yézidis ont été victimes de plusieurs exactions et massacres perpétrés par les Ottomans ou leurs voisins directs Kurdes. L'intervention des certains Britanniques comme Layard (11) et des campagnes de soutien en Europe leur apportèrent une aide. Au cours de la première guerre mondiale, comme les Assyro-Chaldéens, ils prirent le parti des alliés mais, comme eux, ils furent mal payés en retour.

De manière surprenante, la transplantation des yézidis en Allemagne et leur premier contact collectif avec la société moderne a conduit à un réveil culturel qui s'accompagne d'une relecture et d'une ré-interprétation de leur foi. Partagés entre plusieurs courants que se disputent les divers partis kurdes et les partisans des puissances régionales, ils sont quand même parvenus, grâce à leur accès aux médias, à faire entendre leur voix. Le courant dominant, en Allemagne, rejette actuellement la référence à la portion musulmane de leur héritage et tente, parfois maladroitement, de se reconstruire un passé. Ainsi, se sont-ils voulus mazdéens et se sont-ils retrouvés à polémiquer avec des parsis de l'Inde qui rejetaient vivement leurs assertions (12). Pour contourner la difficulté, ils se rabattent maintenant sur une filiation antérieure, s'affirmant continuateurs d'un mithracisme du deuxième millénaire avant J.-C. ou du mazdéisme d'avant la réforme de Zarathoustra. De même, le nom qu'ils se donnent ne serait plus, en arabe, « *Yazîdî* » mais « *Ayzîdî* », ceci pour bien marquer une distance avec le calife Yazîd et un rapprochement avec le culte des anges (*êzîdiyan*). C'est pourquoi leur revue s'appelle « la voix des anges » (*Dengê êzîdiyan*). Ils commencent aussi à remettre en cause l'importance accordée à Cheikh 'Adî. Comme si une réécriture de leur religion devait accompagner une nouvelle ère, caractérisée par une incarnation angélique à venir et destinée à se substituer aux précédentes. Cependant, ces tentatives de retour à un yézidisme « originel », c'est-à-dire dégagé de ses influences islamiques et même monothéistes, si elles aboutissaient, ne reconstitueraient qu'un système neuf et différent de l'ancien; car, en resurgissant au grand jour, ces conceptions, restées longtemps cachées, ne peuvent que se modifier sous l'effet de leur mise à nu.

## VII : INFLUENCES CONSTITUTIVES

Ayant constaté la vitalité du yézidisme contemporain, il est utile de connaître la réalité du message singulier qu'il a véhiculé sous le manteau durant des siècles. Tel que l'on vient de le voir, le yézidisme apparaît en effet comme un syncrétisme entre un islam de façade et un, ou plusieurs, cultes plus anciens, dont une grande partie aurait survécu à la submersion. Voici quelques unes des influences religieuses anciennes qui ont pu contribuer à la constitution du yézidisme et dont il serait l'un des derniers continuateurs.

La racine du nom de *Yazidî* « Yazd » fait référence, dans les langues iraniennes, au mot « Ange »; et l'on retrouve, sous le nom générique de *Yazdanisme* (ou culte des anges), un ensemble de sectes para-islamiques du Kurdistan (*'Ali Ilâhi, Ahl-u-Hak, Shaytân Paras*) avec lesquelles les yézidis partagent de nombreux traits communs. L'angélologie ayant de profondes racines dans la culture iranienne, on comprend mieux que les yézidis aient cherché à s'en réclamer. Les essais de rattachement au mithriacisme et au mazdéisme ont été évoqués, ils ne sont pas dénués de fondements, mais ils auraient dû être établis plus rigoureusement. De surcroît, la dénégation affichée par les actuels fidèles de l'antique mazdéisme n'a pas de valeur probante, dès lors qu'elle prétend juger des liens de filiations remontant à des époques radicalement différentes de la nôtre. Mutatis mutandis, cette remarque vaut en sens inverse : même si une filiation existait, les ancêtres communs aux yézidis et aux mazdéens seraient évidemment différents de ce que les uns et les autres sont devenus de nos jours.

Il a aussi été avancé que le yézidisme avait été influencé par les manichéens, après leur écrasement, en 872, puis leur déportation, en 969-976, par Byzance. La thèse est séduisante puisque ceux-ci, sous le nom de pauliciens, se sont manifestés du septième au dixième siècle, dans toute l'Anatolie orientale, l'Arménie et jusqu'à Constantinople. Le cours de l'Euphrate supérieur, Mélitène (auj. Malatya) et tant de lieux où on retrouve des yézidis (mais aussi des alévis), les ont vu s'affirmer. Leur conception gnostique de la religion et la division de leur société en initiés et non-initiés établissent des rapprochements avec les yézidis. De plus leur position, à cheval entre Byzantins et Arabes, leur a permis de survivre entre les deux. Les yézidis qui précéderent Cheikh 'Adî, en auraient-ils fait autant et se seraient-ils associés à eux ? A contrario, la condamnation manichéenne du dieu

mauvais, tout comme sa structure très hiérarchisée (établie par Mani et fort différente de celle des yézidis) laissent à penser que certaines influences ont pu passer d'ici à là, mais que les ancêtres des deux communautés ne sauraient être confondus.

D'autres thèses ont vu en eux des chrétiens hétérodoxes ayant progressivement évolué vers des déviances extrêmes et utilisant le yézidisme pour s'y dissimuler. Ainsi, a-t-on envisagé que les T'ondrakiens, hérésiarques apparus dans l'église arménienne au début du IX<sup>e</sup> siècle et qui ont connu leur grande diffusion aux X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècles, auraient été proches des pauliciens (fuyant en Arménie après leur écrasement par Byzance). Mais il semblerait d'après de récents travaux (13), basés sur l'étude de textes de première main, que les T'ondrakiens étaient plus proche de courants rigidelement monothéistes que du dualisme. Il n'en demeure pas moins que, face à la montée en puissance des tribus kurdes musulmanes, certaines communautés arméniennes ont basculé vers l'islam déviant des *ghulâts*, pour tenter de s'y perpétuer dans le secret. Cette forme de marranisme a pénétré et influencé l'alévisme sur le plateau arménien. De plus, le yézidisme n'est pas un dualisme. Par ailleurs, la ville d'Akhlât, sur le lac de Van, a été un point de brassage religieux et ethnique considérable entre Arméniens et musulmans (arabes ou kurdes). Et la tribu des Khalîti, dont le nom semble en provenir, est partiellement yézidie. On la trouve dans le djabal Sim'ân et au Sindjâr.

De multiples rapprochements ont aussi été faits avec les chrétiens nestoriens : les assyriens (14). Ils ont souvent occupé les mêmes régions que les yézidis. Dans le Bokhtân, le Hakkâri, le Tûr 'Abdîne et tant d'autres lieux, leurs villages étaient voisins. Et ils se sont parfois substitués à eux dans des églises, des couvents ou des villages. Le sanctuaire même de Cheikh 'Adî était semble-t-il un monastère abandonné. Dans le djabal Sindjâr (l'antique Singara) les yézidis ont remplacé des populations assyriennes. Les yézidis conservent la coutume de se rendre en pèlerinage dans certaines églises assyriennes. Ils se connaissent si bien les uns les autres que l'on a attribué à un moine la rédaction du *Sefer Resh* (le Livre Noir), conformément à l'esprit yézidi. Cette proximité a poussé certains auteurs ecclésiastiques à avancer que le yézidisme serait la création d'un moine défroqué.

Deux autres communautés ne sont généralement pas évoquées, qui nous semblent cependant dignes d'intérêt. Les çabéens de Harrân (non



loin de l'actuelle Urfa) sont parmi les derniers « païens » à avoir perduré dans les régions centrales du monde musulmans (en se faisant passer pour des çabéens, c'est-à-dire des *ahl al-kitâb*). Ils sont illustres par leur astronome Thâbit ibn Qurrâ (836-901). De culture syriaque et grecque, ces adorateurs des étoiles, qu'ils identifiaient aux anges, étaient des hermétistes qui avaient une conception gnostique et magique de la réalité. Leur ville antique de Harrân (dans une région située entre Birecik et Mardin, lieux de présence yézidie) avait réussi à résister au rouleau compresseur de la christianisation, du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. On perçoit leurs points communs avec le yézidisme et l'on peut présumer que certains ont pu l'intégrer, avec leurs conceptions, dès que leur statut ne les a plus protégés. Plus généralement, ce type de situation a concerné une grande quantité de fidèles des divers paganismes anatoliens. Confrontés à l'assaut des deux grands monothéismes, beaucoup se sont dissimulés dans divers *ghuluw*, dont l'alévisme; le yézidisme a dû en recueillir lui aussi.

L'autre communauté est celle des ophites (ou naasséniens), groupe gnostique chez lequel le serpent occupait une place centrale. Celui-ci, comme chez les yézidis, est valorisé dans l'histoire d'Adam et Eve. C'est lui qui donne la connaissance, il est le seigneur et maître du monde. Les ophites devaient anathématiser l'homme Jésus et ne croire qu'à un Christ spirituel, semblable au serpent. Ces groupes ont en principe disparu avec l'avènement du christianisme constantinien et leur aire d'extension géographique n'est pas bien connue. Néanmoins, on ne peut s'empêcher d'être frappé par la proximité des doctrines.

#### VIII : DERRIERE LE VOILE

Parvenus au terme de ce survol ressurgit à nouveau l'intrigante question évoquée en son début : les yézidis sont-ils des « *adorateurs du diable* » ? A quoi l'on doit répondre : Non, au sens strict, puisqu'ils adorent un Dieu unique, mais, Oui, si l'on entend par « adorer » avoir une extrême révérence pour un être supérieur, maître de notre univers quotidien. Et, si l'on poussait la discussion, pour lever cette apparente contradiction, on se verrait contraint de reconnaître qu'un conditionnement culturel implicite nous invite à partager le monde entre le bien et le mal. Or, si l'on en croit les propos de Pîr Khidr Sulaymân, il n'existerait pas de mal en soi. Le bien, comme le mal, viendraient de Dieu qui les aurait créés, en créant le monde. Et l'on se retrouve face à une approche qui, si elle choque au premier abord des conceptions bien enracinées, peut se défendre. Que de fois, le malheur

de l'un fait-il le bonheur de l'autre ou que n'entend-on dire qu'à quelque chose malheur est bon. C'est pourquoi la nécessité de dépasser cette expérience quotidienne du bien et du mal a conduit les théologiens à définir les notions de bien et de mal absolus. Mais, ces dernières, ne sont finalement que des constructions intellectuelles, destinées à conforter une foi religieuse ou une idéologie morale. Elles ne relèvent donc pas d'une évidence objective. Rien que pour avoir réussi à lever ce coin du voile, la visite des yézidis mérite notre reconnaissance.

---

(1) Principale, mais non unique, publication à la suite de deux expéditions effectuées en 1936 : Roger Lescot, *Enquête sur les yézidis de Syrie et du Djebel Sinjâr*, Institut Français de Damas, 280 p., dernier tirage à la Librairie du Liban, Beyrouth 1975.

(2) A Dohouk, en zone autonome kurde, un contre-pouvoir yézidi, mené par Cheikh Khayri, demi-frère aîné de Cheikh Tahsîn, s'opposait à lui. Depuis le décès de Cheikh Khayrî (dans les années 90), son fils Kamirân a occupé sa place avec mesure. Car il existe de solides raisons de penser, que pour protéger leur communauté dans une période de grands troubles et éviter qu'elle ne se retrouve du côté des perdants (ce qui pourrait s'avérer tragique pour elle), les dirigeants yézidis se partagent prudemment entre les parties concurrentes.

(3) Il existe deux grands jeûnes de quarante jours qui ne semblent pas obligatoires pour tous : celui qui précède la fête de l'été ou petite fête de Cheikh 'Adî (du 4 au 7 août) et celui qui précède la fête de l'hiver (le 26 janvier) qui est pratiquement limité aux castes religieuses.

(4) Pour plus de détails, consulter : Marc Philonenko, « *Il a créé le soleil le quatrième jour* », in *De Jérusalem à Rome*, Mélanges offerts à Jean Riaud, Geuthner, 2000, p. 91.

(5) Mehrdad R. Izadi l'a soutenu dans *The Kurds, a Concise Handbook*, Harvard University Press, 1992.

(6) On le découvre dans les mémoires d'Ismâ'îl Beg Chol, émir des yézidis du Sindjâr, qui a été longtemps l'une des rares sources internes de haut niveau dans le yézidisme et qui raconte certains des affrontements internes entre ses dirigeants. *The Yâzîdîs past and present*, est le titre anglais de son ouvrage, rédigé en arabe et publié par l'American Press, Beyrouth, 134 p. en arabe, 3 p. en anglais, 1934.

(7) Selon Halkaut Hakim directeur du département de Kurde à l'INALCO.

(8) Thomas Bois, O.P., « *Les Yézidis, essai historique et sociologique sur leur origine religieuse* », *Al-Machriq*, LV, 1961.

(9) Le paon étant le plus important des oiseaux, une traduction au sens non-littéral, depuis le kurde, pourrait donner : l'ange-majeur ou l'ange-supérieur. Mais on a préféré se conformer ici aux traductions classiques des savants européens (*Peacock Angel* en anglais, *Angelo Pavone* en italien, *Engel Pfau* en allemand, etc.).

(10) Yazîd I<sup>er</sup> étant responsable de la mort de Husayn ibn 'Alî à Karbala, il est donc impossible de considérer le yézidisme comme un chiisme extrême (*ghuluw*). De surcroît, la thèse de Lescot, qui affirme que les yézidis étaient déjà musulmans avant la venue de Cheikh 'Adî, voudrait les présenter comme des *ghulât* (extrémistes déviants, au sens du contenu religieux), mais sunnites. Cette situation, rare, paraît bien improbable. Par contre, celle de la dissimulation sous un voile musulman, très superficiel et utilitaire, est plus acceptable. Dans le cas de Yazid I<sup>er</sup> comme dans celui de Cheikh 'Adî, les yézidis ont mis à profit l'alibi islamique qui leur était fourni, pour mieux dissimuler leur foi.

(11) Henry Austen Layard, *Les ruines de Ninive, comprenant le récit d'un voyage chez les chrétiens chaldéens du Kurdistan, et les yézidis, ou adorateurs du diable*, 215 p., Editions Errance et Unesco, 7 rue Jean du Bellay, 75004 Paris, 1999.

(12) Polémique de Noshir H. Dadrawala, rédacteur en chef de la revue persie de Bombay *Deen Parast*, qui rejette vivement ces affirmations dans « *The Yezidis of Kurdistan – are they really Zoroastrians ???* », s.d.

(13) Evoqués par Jean-Pierre Mahé, contre l'affirmation contraire soutenue dans *l'Histoire des Arméniens*, sous la direction de Gérard Dedeyan, Privat, 701 p., 1982.

(14) En particulier François Nau, « *Note sur la vie et la date de Cheikh Adi* », in *Revue de l'Orient Chrétien*, 2<sup>e</sup> série, IX













